

# Revue de presse

Sélection

# Fin de partie

Samuel Beckett, Bernard Levy

Avec Gilles Arbona, Marie-Françoise Audollent, Thierry Bosc, Georges Ser



Photo © Pascal Gély

**Créé le 28 septembre 2006  
à l'Athénée Théâtre Louis-Jouvet**

Production déléguée : Scène nationale de Sénart  
Coproduction : Compagnie Lire aux éclats  
Coréalisation : Athénée Théâtre Louis-Jouvet  
Avec le festival Paris Beckett 2006-2007



Scène nationale de **Sénart**  
La Coupole, La Rotonde

## **Fin de partie**

Samuel Beckett, Mise en scène Bernard Lévy

Trois pièces parmi la multitude de manifestations prévues pour le centenaire de la naissance de l'auteur.

(...)

Pour **Fin de partie**, également à l'Athénée, et cette fois dans la grande salle, le metteur en scène Bernard Lévy dit lui aussi s'être plié scrupuleusement aux indications de l'auteur. Mais le respect de la partition n'empêche pas un chef d'orchestre d'imposer sa manière.

La fidélité s'affiche d'emblée : le spectacle commence par la projection de la couverture du livre, suivie de la reproduction de la première page, où Beckett plante littéralement le décor et décrit, au mouvement près, les premiers gestes des acteurs. Le décor remplit à la lettre le cahier des charges, qui exige un «intérieur grisâtre sans meuble». Le décorateur Giulio Lichtner a conçu un cube de tulle gris où murs, porte et fenêtres sont simplement suggérés par des lignes noires, comme tracées au crayon de papier.

C'est dans cet espace flottant que se cherchent des poux Hamm (Thierry Bosc), aveugle paralysé dans son fauteuil roulant, et son valet Clov (Gilles Arbona), de plus en plus rétif aux exigences extravagantes du maître, comme à celles des parents, Nagg (Georges Ser) et Nell (Marie-Françoise Audollent), dont les rares apparitions, lorsqu'on soulève les couvercles des poubelles où ils vivent (et meurent), sont toujours intempestives.

Tout est en place pour que se déroule au plus juste une pelote beckettienne burlesque et macabre, à la mesure de cette réplique du valet excédé, pressé de finir d'exterminer un rongeur dans sa cuisine : «Si je ne tue pas ce rat, il va mourir.»

Alain DREYFUS



19 octobre 2006

**Scène nationale de Sénart**

## Beckett habite Paris

On va beaucoup parler de **Beckett** cette année : normal, c'est l'année Beckett. Il aurait eu 100 ans. Des pièces, des conférences, des débats, des lectures partout et même ailleurs. Impossible d'y échapper. Tant mieux. On n'en aura jamais fait le tour. Je viens d'entamer ma saison en Beckett. Tout à l'heure, j'ai fait un petit tour au [Studio-Théâtre](#) pour *Cinq dramaticules*. La mise en scène de ces fragments semblait tellement dans la sombritude qu'elle tuait le texte. Malgré cet immense comédien qu'est Michel Robin et les efforts des autres autour, tout était désespérément gris plombé. Dommage car j'ai un souvenir de lecture d'une belle variation sur la mémoire, quelque chose de plus ironique dans le désespoir. Là, c'est d'une tritese à se flinguer sans attendre la fin. Ça a duré une heure et demie d'ennui éclairé de lucioles facétieuses bien dans le genre du grand Sam. De toute façon, si je quitte une pièce de théâtre en emportant une phrase dans ma poche, je suis content, je n'ai pas perdu mon temps. J'en ai gardé une, justement, admirablement balancée : "*Combien de malheureux le seraient encore plus s'ils avaient su à quel point ils l'étaient*".

Heureusement la veille à [l'Athénée-Louis Juvet](#), j'avais vu *Fin de partie*. Du grand art : celui du metteur en scène et celui des comédiens à l'unisson avec celui du dramaturge. Là, j'en suis reparti les poches pleines : Un fils à son père "*Salopard, pourquoi m'as-tu fait ? -Je ne pouvais pas savoir que ce serait toi.*" Il ne se refuse même pas un ou deux jeux de mots à chaque fois, pas davantage : "*Une puce se tient coïte, si elle se tenait coïte, nous serions baisés*". On s'en doute, le génie de Beckett n'est pas que dans son humour grinçant et sa puissance comique. C'est du théâtre de clowns dont les clowneries racontent le monde, l'absurde et le futile, la décomposition et la perte de sens, le déclin et la dégénérescence, avec des moyens et un langage qui n'appartiennent qu'à lui. Et une inévitable part autobiographique sur la maladie et la hantise de la cécité, la sienne annoncée en écho à celle de son maître et ami Joyce. Il faut se souvenir qu'à la fin des années 50, l'"Examineur" de la censure britannique n'autorisait la pièce qu'à condition que l'auteur retire une réplique dans la scène où Clov et Nagg prient Dieu et, constatant que rien ne se passe, disent : "*Le salaud ! Il n'existe pas !*" Le bras de fer s'éternisa entre le chambellan de la couronne et le dramaturge. Mais Beckett restait ferme. Quand on crut qu'il renonçait, il remplaça "*salaud*" par "*porc*". Chose incroyable, la censure accepta ! Du pur Beckett. Le metteur en scène a aujourd'hui d'autant plus de mérite que le tiers de cette pièce fameuse est constitué de didascalies et on sait que Beckett exigeait leur respect absolu. Sans compromis possible. Quelques uns s'y sont brûlés les ailes. Le joueur d'échecs ne plaisantait pas là-dessus. Dans sa *Fin de partie*, encadrés par un décor minimal d'une grande beauté plastique, deux personnages : un qui ne peut pas s'asseoir, un qui ne peut pas se lever, chacun sa spécialité. Le matin les stimule, le soir les stupéfie. Devant eux, les vieux parents dont la tête seule émerge sous des couvercles de poubelle ; ils se souviennent de leur accident de vélo à Sedan et de promenades au bord du lac de Côme. A la fin, ils disent : "*...N'en parlons plus, ne parlons plus*", excipit qui renvoie étrangement à celui du *Voyage au bout de la nuit* vingt cinq ans avant : "*... qu'on n'en parle plus.*" La pièce, dense, drôle et puissante, nous tient du début à la fin, servie par des comédiens exceptionnels. James Knowlson, son indispensable biographe, nous apprend que lorsqu'il mûrissait son écriture, Beckett était plongé dans la Genèse et les poésies de Baudelaire. Si le reste du [Festival Paris Beckett 2006-2007](#) est de la même encre, ça promet.

("Samuel Beckett à l'enterrement de Roger Blin", photo Bernard Morlino)

Pierre Assouline – Le Monde.fr

**Le Monde.fr**

**9 octobre 2006**

**Scène nationale de Sénart**



P. GELY/AGENCE BERNARD

Gilles Arbona, l'aveugle,  
et Thierry Bosc, le domestique.

## ★★ Fin de partie

de Samuel Beckett. Mise en scène de Bernard Levy. Avec Gilles Arbona et Thierry Bosc.

**L**a difficulté, avec Beckett, c'est que, ne sachant pas toujours ce qu'il veut dire, on est tenté de parler à sa place. Or les mots sont là. Il s'agit d'exécuter le texte et non de l'interpréter. C'est ce que fait le jeune metteur en scène Bernard Levy dès le lever de rideau : sur une immense page blanche, le scénographe Giulio Lichtner a dessiné, au fil de fer noir, les contours de la pièce où vivent Hamm, le maître aveugle cloué dans une chaise roulante, et Clov, son domestique claudicant.

Le ton est donné : poétique, avec une touche d'humour, de fragilité. Sur cette feuille lumineuse, les dialogues et les

personnages composent une chorégraphie de la parole et du geste. L'impression qui naît alors est celle d'une vitalité féroce, qui annonce la mort, peut-être, mais pas uniquement. Le comique beckettien fait mouche à tous les coups sans rien perdre de son étrangeté. Comment ne pas rire, en effet, devant l'extraordinaire composition de Gilles Arbona, qui trouve dans la minutie de sa danse boiteuse un emploi taillé à sa mesure ? A son côté, Thierry Bosc, minéral par force et par destination, est le parfait tortionnaire. Du beau travail. ● **L. L.**

En tournée en France jusqu'au 16 décembre.

## **Fin de Partie**

Samuel Beckett, mise en scène Bernard Levy

Plus encore qu'il suit les didascalies de Beckett, Bernard Levy les met en scène. Ainsi la page de garde du livre se lève sur un décor aux contours dessinés par des fils. Sur sa chaise, immobile, Hamm, l'aveugle, qui veut « être au centre ». À ses côtés, celui sans lequel il ne peut vivre, Clov, le boiteux. La condition humaine à eux deux. « À quoi je sers ? », demande Clov. « À me donner la réplique. » L'essence même du théâtre de la vie. Thierry Bosc dégage une puissance, une épaisseur remarquables, Gilles Arbona un mystère diffus.

Annie Chénieux

**Le Journal  
du Dimanche**

**15 octobre 2006**

**Scène nationale de Sénart**

## THÉÂTRE

## Beckett, suite

- À l'Athénée, « Fin de partie » et « Krapp ou la dernière bande ».
- Aux Bouffes-du-Nord, « Fragments ». Du Beckett de haute volée.

C'est dans son livre *Innommable* (Éditions de Minuit) que Samuel Beckett donne à son narrateur des noms appartenant à ses précédents héros (« Molloy », « Murphy »...) et laisse entendre : « J'ai à parler, n'ayant rien à dire, rien que les paroles des autres. » Il parle toujours fortement, l'auteur irlandais, dont les théâtres marquent le centenaire de la naissance (1906). Quelle force dans ce que l'on entend et voit, ici aux Bouffes-du-Nord, là à l'Athénée.

En son théâtre du boulevard de la Chapelle, à Paris, Peter Brook a pioché dans des textes courts, quatre *Fragments* regroupant, dans l'ordre, *Fragments de théâtre I*, dialogue délirant jusqu'à la folie entre un aveugle et un paralyti-

que, *Berceuse*, voyage immobile vers la mort (Geneviève Mnich d'une sérénité grandiose dans son rocking-chair), *Actes sans paroles II* ou jeu de mime entre un optimiste et un pessimiste (excellents Jos Houben et Marcello Magni), enfin *Ni l'un ni l'autre*, très court monologue dit par Geneviève Mnich. Du grand art de Brook en une petite heure avec trois fois rien et d'immenses acteurs.

**Mise en scène épurée.** Même tonalité à l'Athénée avec cette mise en scène à l'épure idéale signée Bernard Lévy pour *Fin de partie*. On entre dans le livre de Beckett pour découvrir un décor dessiné, juste souligné par des lignes de lumière, dans cette chambre où le claudicant Clov, qui a envie de prendre sa liberté, est tyrannisé par l'aveugle et paralytique Hamm coincé sur son fauteuil à roulettes. Quand le premier demande « *À quoi je sers ?* », l'autre lui répond « *À me donner la réplique* » ! Tout est du même tonneau. Chapeau à Gilles Arbona (Clov) et Thierry Bosc (Hamm).

J.-P. B.

## THÉÂTRE

## Ce crâne vide et ce rire éternel



Dans *Fin de partie*, pantalonnade métaphysique comme dans *Godot*, entrée de clowns eschatologique, il y a une apparence et une réalité. L'apparence, ici, c'est un maître aveugle et paralytique, fantasque et tyrannique, Clov, qui règne sur une maison délabrée et sur un vieux domestique à moitié idiot, à moitié roublard, Hamm, qu'enchaînent à ce despote la terreur, le respect des hiérarchies sociales, la force de l'habitude et cette haine-amour qui unit les vieux ménages. Dans un coin du séjour, à portée de main et de voix, vieux débris déjà jetés à la poubelle, Nagg

et Nell, les parents de Clov, achèvent de vivre, c'est-à-dire de mourir. La réalité, c'est bien sûr une méditation désespérée qui prend la forme d'une étude (au sens pictural) macabre de la condition humaine. Alors que chaque jour nous rapproche de la fin, que d'instant en instant nous perdons nos neurones, nos cheveux, nos dents, l'usage de nos sens, nous feignons de l'ignorer et prenons bien soin de borner notre horizon à nos occupations dérisoires, souvenirs oubliés, projets caducs, mouvements convulsifs. « *Toutes nos*

*occupations* sont farcesques », écrivait Montaigne. Si notre vie en effet est fugace et notre mort éternelle, c'est irréfutable. On rit donc beaucoup, on rit presque sans arrêt à *Fin de partie*. Tenus, guidés comme entre des rails par les indications, réglées au millimètre, de Beckett lui-même, les quatre interprètes de la pièce, et d'abord Gilles Arbona et Thierry Bosc, vous fascineront. Avec eux, vous passerez un grand moment dans l'antichambre du cimetière ■

*Dominique Jamet*

*Fin de partie*, de Samuel Beckett. Mise en scène de Bernard Lavy, Athénée (01 53 05 19 19). Jusqu'au 28 octobre.

## Fin de partie

**Huis clos à quatre sur la vacuité, la solitude, la fatalité et la mort, *Fin de partie* réunit en son sein tous les grands sujets de la dramaturgie beckettienne. Entre drôlerie et métaphysique, Bernard Levy donne naissance à une représentation ouverte et subtilement équilibrée.**

Hamm (Thierry Bosc) est aveugle et paraplégique, revêche, contradictoire, enserré dans un corps invalide ne lui permettant plus aucune liberté, forclos dans une existence vide et sans dessein. Cette existence-là, il la remplit de mots. Des mots qui n'ont pas vocation à signifier quoi que ce soit, dont la seule valeur est d'exister. Des mots qui viennent se contester les uns les autres, qui engendrent les mêmes questions et les mêmes réponses réitérées sempiternellement, les mêmes histoires n'en finissant plus d'être ressassées. Un langage qu'il s'adresse à lui-même ou à son fils adoptif, Clov (Gilles Arbona), être boiteux lui servant de valet, ou bien à ses parents, Nell (Marie-Françoise Audollent) et Nagg (Georges Ser), vieillards édentés et mutilés vivant à ses côtés dans des poubelles. Hamm ne voit pas et ne peut pas bouger : en somme, un parfait exemple de protagoniste beckettien. En exil permanent dans la vie, comme oublié là par la nature, il fait l'expérience quotidienne de la routine et du vide à la façon d'une tragédie jubilatoire. « *La fin est dans le commencement, et pourtant on continue* », avoue-t-il, conscient de l'absurdité de son sort et de celui de ses semblables. Placés par Beckett devant la perspective future d'un silence définitif, d'un terme irrémédiable, les quatre personnages suivent le cours de leurs paroles et de leurs silences dans la pleine conscience de leur condition et de leurs entraves.

**« Signifier ? Nous, signifier ? Ah, elle est bonne ! » (Hamm)**

« *Je ne souhaite pas contextualiser la pièce de Beckett* », explique Bernard Levy, « *Il s'agit plus pour moi d'un espace mental où le langage crée une multiplicité de sens, où chaque mot, chaque réplique sont à considérer comme des éclats poétiques, capables de déclencher chez chacun de nous une réflexion abyssale sur la condition humaine.* » Le pari est gagné. Et haut la main. Se servant habilement du cadre qu'imposent les didascalies de l'auteur, le metteur en scène inscrit sa représentation dans un équilibre très réussi mêlant réalisme et abstraction, dépouillement et intensité théâtrale. Ainsi, le contraste entre la drôlerie du texte et les redoutables abîmes qu'il dévoile se révèle saisissant. Car les mots pèsent, comme s'ils prenaient corps au sein de l'espace scénique, comme si les excellentes performances des comédiens les rendaient réellement palpables. Les mots pèsent et ouvrent les portes à de multiples significations et questionnements. Qui sont Hamm, Clov, Nell et Nagg ? Quel est ce monde dépeuplé dans lequel ils traînent leur existence et effilochent leurs propos ? Faisant résonner les divers niveaux de sens et de profondeur de *Fin de partie*, les quatre interprètes inventent un théâtre concret et éthéré, théâtre qui investit et illustre tous les territoires de l'univers beckettien.

Manuel Piolat Soleymat

*Fin de partie*, de Samuel Beckett ; mise en scène de Bernard Levy. Du 28 septembre au 28 octobre 2006. Du mercredi au samedi à 20h, le mardi à 19h00. Matinées exceptionnelles le dimanche 8 octobre à 16h00 et le samedi 21 octobre à 15h00. Athénée Théâtre Louis-Jouvet, square de l'Opéra Louis-Jouvet, 7, rue Boudreau, 75009 Paris. Réservations au 01 53 05 19 19. Reprise à la Scène Nationale de Sénart - La Coupole, du 21 au 25 novembre 2006, réservations au 01 60 34 53 60 ; au Prisme (Saint-Quentin-en-Yvelines), le 1er décembre 2006, réservations au 01 30 51 46 06.



**4 octobre 2006**

**Scène nationale de Sénart**

# L'Athénée célèbre le centenaire de Beckett par une "Fin de partie" inspirée

2006-10-04 11:21:04 PARIS (AFP)

L'Athénée/Théâtre Louis-Jouvet à Paris présente jusqu'au 28 octobre "Fin de partie" de Samuel Beckett dans une nouvelle mise en scène de Bernard Levy, qui a pris le parti de respecter à la lettre les indications de l'auteur (didascalie) pour mieux en saisir l'esprit.

L'année 2006 marque un double anniversaire: le centenaire de la naissance du plus français des dramaturges irlandais (1906-1989) et l'écriture il y a cinquante ans de "Fin de partie" - achevée en 1956 mais créée à Londres l'année suivante - l'un des chefs d'oeuvre de son théâtre de l'absurde.

Pour ce spectacle réalisé en lien avec le Festival Paris Beckett 2006-2007, le metteur en scène Bernard Levy est passé de "Bérénice" de Racine, qu'il venait de monter, à "une écriture radicalement différente, où l'économie des mots est à son paroxysme".

"Dans +Bérénice+, il y a une seule didascalie sur cinq actes; dans +Fin de partie+, les didascalies représentent à elles seules le tiers du texte, qu'il nous faut respecter à la +lettre+, par obligation", explique-t-il.

"Je trouve, paradoxalement, cette contrainte très excitante qui m'oblige à adopter une posture dans le travail proche de celle du chef d'orchestre devant sa partition", poursuit le metteur en scène dans sa note d'intention.

Symboliquement, le spectateur découvre sur le rideau encore baissé la couverture du texte de la pièce parue aux Editions de Minuit, avant que n'y défilent les premières didascalies installant le décor.

Le metteur en scène et son décorateur Giulio Lichtner s'y conforment - par exemple avec ces fenêtres surélevées à cour et jardin - tout en dessinant un "espace mental" libre et flottant: les murs et ouvertures ne sont pas tangibles mais simplement suggérés par des lignes noires, façon crayon sur papier calque.

Par ses choix modestes - toute transposition est écartée - et sobrement élégants - les teintes de gris, noir et blanc dominant -, Bernard Levy ouvre un vaste domaine au verbe, dont se saisissent les quatre acteurs avec délectation.

Si la vie de Nagg (Georges Ser) et Nell (Marie-Françoise Audollent) finit comme prévu dans les poubelles de leur fils Hamm, leur éloquence est intacte.

De même, Gilles Arbona campe un valet Clov d'une parfaite aridité lunaire. Il livre une partie de haute volée avec Thierry Bosc, comédien d'une épaisseur remarquable composant un Hamm cruel et touchant, en équilibre constant entre le tragique et le comique du regard de Beckett sur la condition humaine.

Après l'Athénée (grande salle), le spectacle sera donné à la Scène nationale de Sénart (Seine-et-Marne) du 21 au 25 novembre et au Prisme à Elancourt (Yvelines) le 1er décembre.

**AFP**

**4 octobre 2006**

**Scène nationale de Sénart**

# Fin de partie

de Samuel Beckett

Théâtre de l'Athénée, jusqu'au 28 octobre. Tél.: 01 53 051919

Samuel Beckett, prix Nobel de littérature, aurait cent ans. Le théâtre de l'Athénée ne pouvait mieux faire pour célébrer cet anniversaire que d'ouvrir son festival Beckett par Fin de partie. Si Hamm et Clov, les deux «joueurs» de cette pièce ou les deux pièces de cette partie d'échec, ne sont pas centenaires, ils ne valent guère mieux. Cette pièce cruelle et terriblement drôle n'est autre que le dernier acte d'une partie qui se joue depuis des années entre un homme tyrannique et son fidèle domestique. A coups de répliques sèches et sarcastiques, ces duellistes évoluent comme des pantins désarticulés dans une maison aussi vide que leur vie qui lentement s'est vidée de raison. L'espace de la pièce tracé et limité par de simples arêtes d'un cube n'installe qu'une mince ligne de partage des rôles entre les comédiens et le public instantanément saisi par ce spectacle tonique magnifiquement mis en scène par Bernard Lévy.

**IMPACT**MÉDECINE  
PARTOUT OÙ LES MÉDECINS EXERCENT

**5 octobre 2006**

**Scène nationale de Sénart**

# Fin de partie

texte de Samuel Beckett, mis en scène par Bernard Lévy,

Avec Gilles Arbona (Clov), Marie-Françoise Audollent (Nell), Thierry Bosc (Hamm) et Georges Ser (Nagg).

## Beckett, entre rires et profondeur

Au cœur du festival Beckett à l'Athénée, Fin de Partie est une pièce remarquable et représentative de l'œuvre du dramaturge. Bernard Lévy, le metteur en scène, s'emploie à le montrer en restant fidèle à l'univers beckettien. Le rideau se lève sur un voile, la page de garde et les indications scéniques du dramaturge apparaissent. Le voile se lève : le décor apparaît. Une structure en fil de fer matérialise une pièce avec deux fenêtres et une porte. L'une des fenêtres donne sur la mer, l'autre sur la terre. Au centre, Hamm, aveugle paraplégique tyrannique, est recouvert d'un drap. Clov, son serviteur s'agite.

L'intrigue est resserrée : il s'agit ici de tout faire pour réussir la fin. La pièce est donc le prétexte à des jeux scéniques : Clov par exemple, souhaite regarder ce qui se passe dehors de chaque côté de la scène. Il s'empare d'un escabeau, regarde d'un côté, se dirige de l'autre côté, oublie l'escabeau, le reprend et regarde par la fenêtre. La répétition rend ce petit manège amusant.

Bernard Lévy met à l'honneur les jeux de mots par le biais d'acteurs à la diction impeccable et imperturbable, Thierry Bosc et Gilles Arbona dans les rôles de Hamm et de Clov. Sortant parfois des deux poubelles disposées sur le devant de la scène, Nell et Nagg, les parents de Hamm ponctuent la pièce de leurs apparitions.

On se prend au jeu d'un échange de répliques et d'interrogations sur le sens et le monde, aidé en cela par des jeux de lumière particulièrement soignés. Une lumière vive quand le jeu des acteurs se caractérise par sa superficialité, une lumière plus tamisée lorsque Hamm met en scène une histoire... Et une lumière absente quand le sens se fait jour : à la fin.

Bref, la mise en scène de Bernard Lévy sublime le texte de Beckett, réussissant ce défi peu aisé d'amuser en amenant à la réflexion, et lui donne une portée incroyablement actuelle. Dans une longue ovation finale, les spectateurs ne s'y sont pas trompés ce soir-là.

### Caroline Sainsard

Avec Gilles Arbona (Clov), Marie-Françoise Audollent (Nell), Thierry Bosc (Hamm) et Georges Ser (Nagg).



**10 octobre 2006**  
**Scène nationale de Sénart**

# Fin de partie

Athénée - Théâtre Louis Jouvet (Paris)

## Le temps d'en finir

*Quatre personnages, dont deux réduits à l'état de mourants, dans une atmosphère de fin du monde où les seuls repères sont les rites usés du quotidien, répètent la misérable comédie qui retarde et précipite à la fois leur chute. Nous voilà plongés dans l'univers d'une des pièces parmi les plus noires et drôles de Beckett, un espace clausttral que le metteur en scène, Bernard Levy, aidé par une scénographie poétique et minimale, a voulu habiter, respectueusement, par la puissance de la parole. Une parole obsessionnelle, critique, dérisoire et maîtrisée, effilochée et prête à se rompre, mais encore ouverte aux jeux de l'esprit, et qui, de Thomas Bernhard à Sarah Kane, porte loin son héritage.*

Hamm, aveugle et coincé dans son fauteuil roulant, martyrise son petit monde, ses « progéniteurs » maudits, réduits à l'état d'animaux domestiques sur le sable de leurs abris poubelles et surtout, cible privilégiée, Clov, celui dont il a fait un domestique consciencieux et plein de rancœur. Ce dernier, malade lui-même, traîne la jambe et se plaint de tout. Autant dire qu'entre les quatre, la seule énergie qui puisse encore circuler est celle des mots, envoyés autant comme des projectiles tueurs que comme des coups de sonde existentiels qui n'atteignent jamais leur objectif (Hamm s'excuse en vain auprès de Clov, Nagg espère sans y croire que son fils puisse encore avoir besoin de lui). Toute la tension dramatique de la pièce repose alors sur ce langage qui n'en finit pas d'épuiser la fin et sur des indications de jeu qui structurent, selon la volonté de Beckett, la moindre des possibilités - ô combien réduites - de ce petit monde.

Face à des contraintes aussi strictes, le metteur en scène rappelle que la seule liberté est celle de l'interprétation. Comme le chef d'orchestre et ses musiciens s'emparent d'une partition, il a fallu à Bernard Levy, à ses assistants et ses comédiens, une attention scrupuleuse pour poursuivre leur objectif, assimiler la geste beckettienne pour la servir au mieux.

Au nombre des réussites de leur travail, on comptera la qualité de la scénographie. Le tracé lumineux du cube où « évoluent » les personnages, jouant sur la présence et l'absence de frontière réelle entre l'intérieur et l'extérieur, et sur la projection d'un nimbe grisâtre mangeant l'espace (on pense un peu au travail de James Turrell, l'un des maîtres de la lumière) sont des procédés à la fois très simples, rigoureux et réellement efficaces.

Les comédiens jouent également au diapason d'une mise en scène stricte et inévitablement austère. On distinguera pourtant le travail délicat de Gilles Arbona dans le rôle de Clov, qui fait bouger, par petites touches successives, son personnage : de semi-abruti, il devient petit à petit ironique, cinglant et gagne par l'intelligence le bras de fer avec son maître qui le conduit au bord de la rupture définitive. À la fois figé dans le rictus, et intérieurement agité par des mouvements contraires, il est celui de tous les personnages qui peut seul encore agir. Et son acte, un acte de libération ambivalent, suspend, indécidable, le sens de la fin de la pièce.

David Larre

THEATRE  online.com

**Octobre 2006**

**Scène nationale de Sénart**